

Profitant d'un moment où plus personne enfin ne faisait attention à elle, la belle jeune femme, faussant compagnie à ses parents et à leurs amis, quitta la salle de séjour. Elle traversa la véranda fermée par un fin grillage, passa sur la terrasse

Russell Banks

La réserve

roman traduit de l'américain
par Pierre Furlan

et, pieds nus, marcha doucement sur les aiguilles de pin devant la tentaculaire construction en rondins pour descendre vers les plaques rocheuses bien découpées qui bordaient le lac.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand en juillet 1936 le peintre Jordan Groves rencontre pour la première fois Vanessa Cole, lors d'une soirée donnée par le célèbre neurochirurgien new-yorkais dont elle est la fille adoptive, dans son luxueux chalet construit dans "la Réserve", en bordure d'un lac des Adirondacks, il ignore qu'il vient de franchir, sans espoir de retour, la ligne qui sépare les séductions de la comédie sociale et les ténèbres d'une histoire familiale pleine de bruit et de fureur.

Très loin de là, en Europe, l'Histoire est en train de prendre un tour qui va bientôt mettre en péril l'équilibre du monde. Déjà, certains intellectuels et des écrivains, tels Ernest Hemingway ou John Dos Passos, un ami de Jordan Groves, ont rejoint l'Espagne de la guerre civile afin de combattre aux côtés des républicains.

Si attaché qu'il soit à sa femme et à ses deux jeunes garçons, ou aux impératifs d'une carrière artistique déjà brillamment entamée, Jordan ne peut longtemps se soustraire à l'irrésistible attraction qu'exerce sur lui la sulfureuse Vanessa Cole, personnalité troublante et troublée, prétendument victime, dans son enfance, d'agissements pervers de la part de ses insoupçonnables parents...

Au sein du cadre majestueux et sauvage d'une nature préservée pour le seul bénéfice de quelques notables de la société new-yorkaise, les feux d'artifice célébrant la fête de l'Indépendance ont éclaté dans le même ciel que traverse, de l'Allemagne à l'Amérique, le zeppelin *Hindenburg* bardé de croix gammées et d'où s'abattront aussi les bombes qui vont détruire Guernica... Sur les rives du lac, Jordan Groves et Vanessa Cole s'approchent l'un de l'autre, l'avenir du premier déjà confisqué par le passé de la seconde, pour explorer leurs nuits personnelles dont l'ombre s'étend sur chacun de ceux qui les côtoient...

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

RUSSELL BANKS

En France, toute l'œuvre de Russell Banks, dont le dernier roman, American Darling (2005 ; Babel 2007), a connu un immense succès, est publiée par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LE LIVRE DE LA JAMAÏQUE, 1991.

HAMILTON STARK, 1992.

AFFLICTION, 1992 ; Babel n° 404.

DE BEAUX LENDEMAINS, 1994 ; Babel n° 294.

HISTOIRE DE RÉUSSIR, 1994 ; Babel n° 745.

CONTINENTS A LA DÉRIVE, 1994 ; Babel n° 94.

LA RELATION DE MON EMPRISONNEMENT, 1995.

SOUS LE RÈGNE DE BONE, coéd. Leméac, 1995 ; Babel n° 216.

TRAILERPARK, coéd. Leméac, 1996 ; Babel n° 348.

PATTEN A PATTEN, photographies d'Arturo Patten, 1998.

POURFENDEUR DE NUAGES, coéd. Leméac, 1998 ; Babel n° 465.

SURVIVANTS, 1999 ; Babel n° 656.

L'ANGE SUR LE TOIT, 2001 ; Babel n° 541.

AMERICAN DARLING, coéd. Leméac, 2005 ; Babel n° 780.

AMÉRIQUE, NOTRE HISTOIRE (entretiens avec Jean-Michel Meurice),
2006.

Titre original :

The Reserve

Editeur original :

HarperCollins, New York

© Russell Banks, 2007

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00848-2

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2008

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-2771-1

RUSSELL BANKS

LA RÉSERVE

roman traduit de l'américain
par Pierre Furlan

ACTES SUD

Pour Chase, la bien-aimée.

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre

CHARLES BAUDELAIRE

Profitant d'un moment où plus personne enfin ne faisait attention à elle, la belle jeune femme, faussant compagnie à ses parents et à leurs amis, quitta la salle de séjour. Elle traversa la véranda fermée par un fin grillage, passa sur la terrasse et, pieds nus, marcha doucement sur les aiguilles de pin devant la tentaculaire construction en rondins pour descendre vers les plaques rocheuses bien découpées qui bordaient le lac.

Elle savait que les autres remarqueraient très vite, non pas que Vanessa avait quitté la réception donnée par son père, mais que la lumière avait soudain baissé dans la pièce ; et même si l'on n'était qu'en fin d'après-midi et pas encore au crépuscule, ils constateraient que le soleil, à cause du Great Range* qui se dressait tout près, serait sur le point de disparaître derrière les montagnes. Le Second Lac Tamarack, aussi long et profond qu'un fjord norvégien, était effleuré par les pointes des glaciers issus du Great Range et de ses monts granitiques escarpés, orientés du nord au sud. A cette heure de la journée, en plein été, la vue qui s'offrait depuis la rive orientale du lac était réputée. Un

* Chaîne de sept monts dans les Adirondacks. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

nouveau verre à la main, tous les convives ou presque se déplaceraient tranquillement à la suite de Vanessa depuis le séjour jusqu'au bord du lac pour regarder les contours en bronze des nuages se changer en or fondu. Ils tourneraient ensuite le dos au ciel et à l'étendue d'eau pour contempler avec admiration la manière dont les forêts de pins et d'épicéas, sur les pentes derrière la maison, passeraient, dans l'éclat déclinant de la lumière des montagnes, du bleu-vert au rose puis du rose au lavande. Et ils auraient l'impression d'avoir concouru au phénomène appelé *Alpenglühben* tout simplement en l'observant.

Après quelques instants, une fois cette lumière crépusculaire passée, ils se tourneraient de nouveau vers le lac dont ils admireraient en silence la surface qui miroiterait sous la lumière métallique renvoyée par les nuages dorés. C'est alors, enfin, qu'ils remarqueraient Vanessa Cole, toute seule, debout un peu plus loin sur une des plaques rocheuses qui s'enfoncent dans l'eau juste au-delà de la plage de graviers. Elle tournerait son dos étroit et élancé à ses parents et à leurs amis, mais on verrait le bout de ses doigts touchant légèrement sa gorge fine, pâle, levée vers le ciel. Plongée dans de sombres et solitaires méditations nordiques, en train de contempler ce vaste espace délimité par le lac, la forêt, la montagne et le ciel, Vanessa aurait l'air de se tenir au centre exact de la réserve naturelle, elle en serait le lieu essentiel, l'unique point doté de sens. Pendant un moment intéressant, le drame du soleil en train de disparaître se confondrait, pour ses parents et leurs amis, avec le drame de Vanessa Cole.

Neuf personnes étaient présentes, en cet été 1936, à la fête que le Dr Cole donnait tous les

ans au bord du Second Lac pour célébrer le 4 Juillet* : Vanessa et ses parents (Carter et Evelyn Cole), Red Ralston et sa femme Adele, Harry et Jennifer Armstrong, Bunny et Celia Tinsdale. Les hommes avaient été étudiants ensemble à l'université Yale et appartenu à la confrérie des Têtes de mort, promotion 1908. Leurs épouses avaient étudié à Smith, à Bryn Mawr, à Vassar et à Mount Holyoke**. Les quatre couples s'étaient mariés de bonne heure, avaient eu leurs enfants avant l'âge de trente ans, et tous ces enfants, à l'exception de Vanessa, avaient suivi le même schéma. Au cours des décennies précédentes, ces hommes avaient gagné beaucoup d'argent à la Bourse, dans l'immobilier ou en exerçant une profession libérale. Le Dr Cole était un neurochirurgien à la réputation internationale quoique parfois controversée ; Red Ralston, le parrain de Vanessa, était un avocat d'affaires spécialisé dans les faillites ; Harry Armstrong était propriétaire d'une manufacture de pneus d'automobiles ; Bunny Tinsdale dirigeait l'aciérie de son père. Ces maris et ces épouses étaient tous à présent assez âgés pour avoir déjà hérité ou pour pouvoir bientôt entrer en possession des maisons et des fortunes familiales détenues par leurs parents en fin de vie. Tout comme leurs parents, leurs enfants et leurs petits-enfants, ils n'avaient guère été affectés par la Grande Dépression.

Tous les 4 Juillet – sauf pendant les années de guerre que le Dr Cole et Bunny Tinsdale avaient passées en France comme officiers –,

* Fête nationale des Etats-Unis.

** Etablissements privés de la côte Est, très chers et prestigieux. La confrérie des Têtes de mort (*Skulls and Bones*) a été celle d'au moins deux présidents des Etats-Unis.

les quatre familles se retrouvaient ici, à Rangeview, la “campagne” familiale des Cole, pour boire, aller à la pêche ou entreprendre des excursions en pleine splendeur champêtre ; pour fêter aussi les liens de fidélité qui les unissaient les uns aux autres, à leur famille et à leur nation. Cette année-là, à l’exception de Vanessa, tous les enfants et petits-enfants passaient ailleurs ces jours fériés – sur des îles, avait remarqué quelqu’un : l’île de Mount Desert, la côte nord de Long Island et Martha’s Vineyard –, ce qui diminuait quelque peu l’importance et l’intensité de ces retrouvailles, même si personne n’en avait soufflé mot. Ils faisaient tous comme si l’absence de leur progéniture répondait à leurs propres projets, à leur volonté, et n’annonçait pas, contrairement aux apparences, une relève de la garde. Jusqu’à présent, les Cole n’avaient pas de petits-enfants. Leur unique fille, Vanessa, était une enfant adoptée qui, à l’âge de trente ans, avait déjà connu deux mariages et deux divorces mais était restée sans enfant – “stérile”, disait-elle.

C’était presque le silence, là, sur la rive : un vent léger traversait les pins, des vaguelettes venaient lécher les rochers aux pieds de Vanessa, et elle pouvait entendre ses pensées avec netteté, car elles étaient froides et lui parvenaient non pas sous forme de sentiments, mais sous forme de mots et de phrases, comme si elle récitait en silence une liste ou une recette qu’elle aurait apprise par cœur bien des années auparavant. Je ne suis pas heureuse, se disait-elle, pas du tout, et elle regrettait de ne pas être restée à Manhattan. C’était toujours pareil, ici, tous les ans : sa mère et son père faisaient leur show du 4 Juillet. Ce show était sans doute plutôt celui de son père que de sa mère, mais cela n’arrangeait rien.

Pas pour elle. Elle était en train de se dire que tout le monde organise son petit spectacle, et que celui-ci n'était pas pour elle, ou ne l'était plus en admettant qu'il l'eût jamais été, quand elle entendit au loin un faible ronronnement, un bourdonnement léger, intermittent, qui montait et descendait, s'intensifiait et retombait jusqu'à presque disparaître avant de reprendre plus bruyamment.

Elle comprit qu'il s'agissait d'un avion. Jusqu'alors, elle n'avait jamais entendu ou vu d'avion au Second Lac. Rangeview était la plus grande d'un petit nombre (il n'y en avait pas plus d'une demi-douzaine) de maisons de campagne construites en rondins mal dégrossis mais dont certaines étaient tout ce qu'il y avait de plus luxueux, situées sur les quelque seize mille hectares d'une réserve naturelle privée, la Tamarack Wilderness Reserve. Le grand-père de Vanessa, un Cole, avait été l'un des premiers à investir dans ce parc. Lorsque des actionnaires de la Réserve (les *membres*, comme on les appelait) ou leurs invités venaient de Boston ou de New York dans un avion privé – ce qui leur arrivait parfois pour éviter un long et pénible voyage de toute une journée par le train de la compagnie Delaware & Hudson qui les amenait jusqu'à Westport d'où ils continuaient en automobile –, ils remontaient la vallée de l'Hudson et viraient vers la Réserve depuis le lac Champlain, au nord du mont Goliath. Ils atterrissaient dans un vaste pré fauché du village de Turnbridge, à cinq kilomètres à l'ouest de Rangeview, où une voiture dépêchée par le club-house de la Réserve venait les chercher. Aussi n'entendait-on jamais de moteur à explosion ni d'avion dans la Réserve ou au-dessus d'elle, pas plus qu'au-dessus du

club Tamarack et de son terrain de golf. Montagnes, forêts, lacs et rivières étaient réservés à l'usage et au plaisir exclusifs des membres et de leurs hôtes, qui pour la plupart logeaient (en tout cas lorsqu'ils ne possédaient pas leur propre résidence au Second Lac) dans le grand clubhouse, très semblable à un hôtel, et dans les cottages qui l'entouraient. Montagnes, forêts, lacs et rivières étaient interdits aux personnes non autorisées, aux touristes et aux habitants des divers hameaux de la région – sauf à ceux, bien sûr, qui avaient la chance d'être employés dans les "campagnes" des membres, dans le clubhouse ou encore dans les cottages et le terrain de golf en tant que domestiques, hommes d'entretien, cuisiniers, caddies ou guides. Ceux-là avaient accès à la Réserve et aux terrains du club, mais uniquement dans le cadre de leur travail ; pas question pour eux d'aller de leur propre chef à la pêche, à la chasse, ou en excursion.

Vanessa pouvait à présent entendre avec netteté et régularité le bruit de l'avion. Bien qu'elle ne fût pas en mesure de le voir, elle savait qu'il venait du nord, qu'il volait bas, qu'il remontait la rivière Tamarack jusqu'au Premier Lac et qu'il arriverait jusqu'à la source, ici, au Second Lac. Soudain l'appareil surgit dans le ciel, au nord, juste au-dessus de la noire silhouette d'une rangée d'épicéas. Il s'élevait rapidement au-dessus de l'eau en exposant son ventre luisant au soleil couchant comme si le pilote avait décidé d'embrasser du regard le lac tout entier avec les montagnes qui l'entouraient et le ciel de plus en plus sombre. Puis elle entendit le moteur ralentir. L'avion, un biplan gris pâle bordé de rouge vif, à double cockpit ouvert – dans celui de devant, un pilote avec des lunettes d'aviateur

mais sans casque, et personne dans le deuxième –, ralentit, parut presque s'arrêter en vol pour planer, puis vira sur l'aile en direction de l'ouest et du mur montagneux qui plongeait tout droit dans l'eau miroitante.

C'était un hydravion muni de deux gros flotteurs, et Vanessa eut l'impression d'avoir sous les yeux un homme qui allait délibérément écraser son appareil contre la paroi verticale en granit gris de trois cents mètres de hauteur. Oubliant ses pensées froides, elle fut presque prise d'excitation car elle n'avait encore jamais vu quelqu'un se tuer et ne s'était pas rendu compte qu'elle en avait toujours eu un tout petit peu envie – ce qui l'étonna. Le pilote semblait sur le point de fracasser son avion contre la paroi de pierre de la montagne quand, à moins de cent mètres du mur, il vira fortement à gauche, ramena les ailes en position horizontale, réduisit la vitesse du moteur jusqu'à l'arrêt ou presque et descendit rapidement vers le plan d'eau. L'avion se posa de l'autre côté du lac, fendit la surface et se mit à glisser en soulevant, derrière ses flotteurs, de grandes gerbes de gouttelettes argentées. Vanessa fut bien sûr soulagée, mais non sans éprouver aussi une toute petite pointe de déception.

Ses parents et leurs amis étaient debout, souriants, sur la rive proche, devant la maison. Applaudissant pour féliciter le pilote, ils jetaient dans sa direction des regards accueillants. Près d'eux se trouvaient quatre canots du type "guide des Adirondacks" qu'on avait remontés sur la berge et retournés pour qu'ils sèchent. La mère de Vanessa s'était assise avec grâce sur la coque de l'un des canots, pieds nus, et elle croisait les jambes à la hauteur des chevilles en sirotant du champagne dans une flûte en cristal. De loin,

Vanessa admira la pose douce et légèrement rêveuse de sa mère, et elle estima que sa robe Muriel King – une robe crème, décolletée et sans ceinture qui lui tombait tout droit des épaules – y était pour beaucoup. Sa mère avait une bonne cinquantaine : trop vieille, pensait Vanessa, pour avoir l'air aussi belle. C'était la robe de haute couture et le bracelet en or tout simple, décida-t-elle. Et les pieds nus. Quant aux autres, hommes et femmes, ils mettraient sans aucun doute une tenue plus ou moins habillée ce soir pour dîner, mais en ce moment ils portaient des vêtements qu'ils pensaient adaptés à la chasse et à la pêche dans les forêts du Nord, à savoir des pantalons de laine, des chemises à carreaux en flanelle, des bottes à semelle de caoutchouc – en somme la panoplie robuste, pour le plein air, de chez Abercrombie & Fitch. Vanessa, pour sa part, arborait un chemisier bleu pâle sans manches et une jupe blanche plissée qui mettait joliment en valeur ses longues jambes bronzées et ses pieds étroits. Ce qui l'animait, c'était moins la rivalité avec sa mère que le besoin de se différencier d'elle, tout comme sa mère semblait avoir besoin de se distinguer de ces autres femmes – pourtant ses amies les plus anciennes et les plus chères –, même si pour cela elle devait porter ici, dans cette campagne, des robes créées par la couturière personnelle de Greta Garbo et marcher pieds nus. Pourtant, Vanessa Cole et sa mère se ressemblaient plus qu'elles ne se l'imaginaient ou ne voulaient se l'imaginer.

Du côté opposé du lac, dans l'ombre fraîche de l'à-pic rocheux, le pilote remonta ses lunettes sur son front, plissa les yeux et regarda loin devant lui le petit groupe de gens debout près des canots retournés, puis, à moitié cachées

dans les pins anciens dressés derrière eux, la grande terrasse, la véranda grillagée et les dépendances de la maison de campagne. L'avion se balançait doucement sur l'eau. La maison était une construction basse faite de rondins écorcés et sciés à la main, et elle avait belle allure : plus grande, plus luxueuse et beaucoup moins rustique que ce qu'il avait imaginé. Il aurait pourtant dû s'y attendre : la fortune du Dr Cole était celle de vieilles familles de New York et du Connecticut, et elle était considérable. Le pilote compta huit personnes – neuf lorsqu'il remarqua la grande silhouette mince d'une femme qui se tenait à quelque deux cents mètres des autres –, et il fut étonné en même temps qu'un peu découragé. Quand il avait accepté l'invitation du Dr Cole à se rendre au Second Lac pour voir sa collection des œuvres de Heldon, il avait espéré quelque chose d'un peu plus intime. Il détestait que des gens l'observent en train de regarder des tableaux et attendent avec impatience les remarques que, malgré son peu d'empressement à dire la moindre chose, il se sentait toujours obligé de faire.

Voyant le Dr Cole lever son verre de cocktail et le brandir en direction de l'avion, il lui adressa à son tour un signe de main. Il poussa légèrement la commande des gaz, donna un coup sur la pédale qui se trouvait sous son pied droit, manœuvra les gouvernes des flotteurs, et l'avion vira à tribord. Augmentant progressivement la vitesse du moteur, il fit sortir l'appareil de l'ombre de la montagne et le mena dans la lumière du crépuscule, le propulsant à travers le lac et les vaguelettes tachetées comme s'il s'agissait d'un bateau à moteur. Il savait que les bateaux à moteur étaient interdits sur les lacs Tamarack

– on ne tolérerait rien d'autre, dans ces eaux, que d'authentiques canots de guide des Adirondacks, très silencieux –, et il se demanda s'il existait un règlement contre les hydravions. Pas encore, mais maintenant qu'il avait fait amerrir son biplan Waco datant de quatre ans, il ne leur faudrait pas une semaine pour en établir un.

Il chercha une plage en pente douce sur la rive au-dessous de la maison de campagne et en découvrit une non loin de la jeune femme qui se tenait à l'écart. Elle paraissait perdue dans ses pensées, d'humeur mélancolique, et si elle ne regardait pas dans sa direction elle ne semblait pas non plus vouloir l'éviter. Elle était là, telle une pièce exposée, une sculpture installée au bord du lac – un élément du paysage. Il remarqua qu'elle était fort jolie. Belle, même. Elle avait des pommettes hautes, presque comme une femme des Andes, des traits nets, bien dessinés, des yeux bleus et brillants et des lèvres pleines. Elle ne portait pas de maquillage, ou en tout cas il ne pouvait pas en discerner, et ses longs cheveux roux tombaient librement sur ses épaules – des épaules larges, pour une femme si mince, remarqua-t-il. Une athlète, sans doute, une nageuse, à moins qu'elle ne pratiquât sérieusement le canot. Une actrice, peut-être, se dit-il. Elle a l'air d'une actrice. Elle avait un visage qui lui semblait vaguement familier, et puis il se rappela qui elle était.

Il réduisit un peu les gaz, poussa à gauche toute la gouverne de direction et abaissa l'aileron gauche, amenant l'appareil à bâbord et contre le vent pour l'empêcher de glisser pendant qu'il serait à l'ancre et de tourner au gré du vent. Ce serait bien si les Cole avaient un appontement pour l'amarrer, mais un règlement interdisait

évidemment toute construction sur le rivage, en dehors des maisons mêmes qui devaient être bâties à une certaine distance de l'eau et être aussi peu visibles que possible depuis le lac. Et uniquement au bord du Second Lac. Il était aussi important de maintenir l'illusion de la nature sauvage que sa réalité. La femme du pilote qualifiait parfois la Réserve de zoo pour arbres, mais selon lui c'était là un point de vue extrême et particulièrement européen.

Après avoir coupé le moteur, le pilote se mit debout dans le cockpit, ôta complètement ses lunettes et promena son regard d'un bout à l'autre du lac devenu bleu ardoise, enregistrant rapidement, dans la quasi-pénombre, ses dimensions et la découpe du littoral. Il avait pensé arriver plus tôt mais avait commis l'erreur de passer à son atelier après son petit-déjeuner, et lorsqu'il avait de nouveau regardé sa montre il était presque quatre heures et demie. Alicia avait eu raison : c'était un jour férié, et il aurait dû s'autoriser à oublier la politique pour profiter de cette fête comme tout le monde en Amérique, descendre à la rivière avec elle et les garçons pour un pique-nique du 4 Juillet et puis, au moment où ils auraient commencé leur sieste, il aurait fait un saut jusqu'à la Réserve dans son avion, il aurait regardé les Heldon que le médecin avait dans sa collection et serait rentré avant la tombée de la nuit, à temps pour repasser prendre en voiture Alicia et les garçons et, en leur compagnie, assister au feu d'artifice avec les gens du coin. Au lieu de quoi il avait travaillé tard.

Se glissant hors du cockpit, il passa sur le flotteur gauche, jeta dans l'eau ses ancres spéciales pour fonds vaseux, tira sur les filins pour s'assurer que les ancres étaient bien accrochées au fond

du lac, puis il s'agenouilla et attacha les filins à des taquets en serrant fort les nœuds. La femme s'était retournée et le regardait, avec toujours la même expression distante et mélancolique sur son visage exquis. Elle avait une peau blanche, très lisse, qui brillait. Il leva brièvement les yeux vers elle. Une beauté de classe mondiale et qui le sait, pensa-t-il. Elle ne peut être que source d'ennuis. Il avait reconnu son visage pour l'avoir vu sur des photos que lui avait montrées Alicia. Il savait que c'était la fille du Dr Cole, Vanessa, anciennement comtesse de Moussegorsky ou quelque chose de ce genre. Depuis des années, depuis le jour où elle avait été introduite dans la haute société de New York et de Washington, elle avait été le sujet de bien des rumeurs, tant au niveau local que national et international. Mais c'étaient les potins locaux que le pilote connaissait le mieux, sauf quand Alicia, de temps à autre, attirait son attention sur un article la concernant dans un magazine féminin de luxe, ou dans *Vanity Fair* ou le *New Yorker*, voire dans la rubrique mondaine d'un des quotidiens new-yorkais. La célébrité de Vanessa était d'un genre qui avait plus d'importance pour Alicia que pour lui. Cette femme n'était rien de plus qu'une mondaine, bon sang ! Un parasite. Vivement la révolution, qu'on en finisse avec les mondains !

Il se laissa glisser du flotteur dans l'eau peu profonde et rejoignit le bord à grands pas, mouillant ses bottes et son pantalon sans paraître s'en soucier. Vanessa eut un sourire qu'elle dissimula en mettant la main devant sa bouche. L'attitude directe, décontractée, naturelle du pilote fut un brusque soulagement pour elle, et toute sa tristesse s'envola. Il portait un blouson de cuir sans col,

avec un bord côtes aux poignets et à la ceinture, et, dessous, une chemise blanche habillée, ouverte au col. Le pilote était un homme de forte stature, en début de quarantaine, grand et large d'épaules, aux puissantes mains carrées, et il avait dans ses mouvements la grâce de ceux qui aiment se servir de leur corps, en apprécient l'aspect et la sensation. Pourtant, il ne semblait pas vaniteux. Ses cheveux noirs et raides lui tombaient en désordre sur le front, ce qui lui donnait un air préoccupé, un peu soucieux. A cause des lunettes d'aviateur qu'il portait pour piloter son avion et de ses cheveux toujours emmêlés, sa peau claire était irrégulièrement bronzée. Il avait des yeux sombres, presque noirs, enfoncés dans leurs orbites, un nez proéminent, long et busqué, un visage large au menton très bas et en saillie. L'homme n'était pas d'une beauté remarquable, mais Vanessa le trouva néanmoins extrêmement séduisant par sa taille, sa grâce physique, son teint très coloré et la symétrie de ses traits si nettement marqués.

Il frappa ses bottes contre le sol et dit bonjour à la femme avant de se tourner vers les autres, plus loin, et de leur adresser un signe de main vaguement amical. Il commença à se diriger vers eux.

“Qui êtes-vous ?” demanda la femme. Elle avait une voix grave et rauque, une voix de fumeuse.

Il se retourna vers elle et sourit. “Jordan Groves. De Petersburg. Et vous-même ?

— Je ne suis pas sûre que vous ayez le droit de venir ici en avion, dit-elle.

— Moi non plus. C'est votre père qui m'a invité. Lui et moi, nous nous sommes rencontrés dans le train, l'autre jour, en remontant de New York.

— Alors vous savez qui je suis.

— Oui. Mes excuses.” Il eut un instant d’hésitation. “Vous êtes Vanessa...

— Von Heidenstamm.

— Von Heidenstamm. Née... Cole.

— C’est ça. Et vous êtes Jordan...

— Groves.

— Le célèbre artiste.

— C’est ce qu’on dit.

— Né ?

— Groves.

— Eh bien, quelle histoire !” Elle s’avança et, tout sourire, passa son bras sous celui de Jordan Groves pour le mener vers les autres. Ceux-ci avaient attendu le visiteur au bord du lac jusqu’à ce que Vanessa leur donne l’impression de s’en emparer, puis ils s’étaient éloignés du lac presque plongé dans l’obscurité et remontaient tranquillement le talus bordé de pins pour rejoindre la maison.

En marchant, Jordan Groves jeta un coup d’œil sur les bras nus de Vanessa et lui demanda : “N’auriez-vous pas un peu froid ?

— Si. Prêtez-moi donc votre blouson jusqu’à ce que nous soyons à l’intérieur.”

D’une secousse, il ôta son blouson et le posa sur les épaules de Vanessa. Elle lui adressa un sourire reconnaissant et passa devant lui. Restant quelques pas en arrière, il admira les longues enjambées, pleines d’assurance, de cette femme, son dos bien droit et sa façon de marcher la tête haute comme si elle venait d’accomplir quelque chose dont elle pouvait être fière. Quel bel animal, se dit-il. Mais une femme à regarder, c’est tout. Pas à toucher. Tout au plus, à peindre, peut-être. En tout cas une femme dont il faut se méfier. Elle lui rappelait une femme qu’il avait

rencontrée à Budapest bien des années auparavant, et sa silhouette était semblable à celle d'une autre femme qu'il avait connue à Toronto l'année précédente. Il n'avait peint aucune des deux et il s'en félicitait, mais il avait touché aux deux, et elles lui avaient laissé la sensation d'avoir été mis à mauvais usage – par lui-même plutôt que par elles.

Quand ils arrivèrent à la maison, Vanessa serra plus fort le bras de Jordan contre le sien et, une fois à l'intérieur, le présenta à tous les convives les uns après les autres, y compris à son père, comme si c'était elle et pas lui qui avait invité Jordan Groves.

Le Dr Cole s'exclama : "Jordan Groves et moi sommes quasiment de vieux amis. N'est-ce pas, Jordan ?

— Oui. Quasiment."

Un feu crépitait dans l'énorme cheminée en pierre. Mme Cole ayant allumé les lampes à pétrole et quelques bougies, la pièce baignait dans une lumière douce, couleur de rouille. C'était une belle et vaste salle, et l'intérieur de la maison avait pris l'odeur de la forêt qui l'entourait. A part ceux du Dr Cole et d'Evelyn, sa femme, Jordan oublia le nom et le visage des invités à peu près aussi vite qu'ils lui furent présentés. Chacun à son tour, tout le monde lui serra la main et s'écarta. Des ploutocrates, estima-t-il aussitôt. Des républicains de la "classe de loisir". Des gens riches par héritage, sans réelle culture et, à part le médecin, sans compétences utiles. Pas le genre de Groves, il s'en rendit compte sur-le-champ – eux aussi, d'ailleurs, et, du coup, ils ne manifestèrent pas plus de curiosité pour lui que lui pour eux.

Un hydravion qui se pose sur le lac, cependant, cela avait quelque chose d'étonnant. Un spectacle peu commun, dans ce coin reculé. Ce monsieur estime sans doute que les règlements sont faits pour les autres, pas pour lui. Encore un de ces individus de gauche, genre artiste, qu'affectionne Carter. Auprès de ses amis et collègues, Carter passait précisément pour un individu de gauche, genre artiste, bien qu'il ne fût aucunement partisan de Franklin Roosevelt et de sa prétendue Nouvelle Donne, pas plus qu'il n'était artiste. Mais c'était tout bonnement quelqu'un qui, depuis ses années d'université, appréciait la peinture et se plaisait à pratiquer en amateur le dessin et l'aquarelle. Ils tenaient leur vieux copain pour un créatif inoffensif.

Mme Cole alla au bar préparer un whisky pour Jordan. Le Dr Cole déclara : "Je suis ravi que vous ayez pu venir, Jordan. Vous avez fait une sacrée entrée, on peut le dire !" et il eut un rire approbateur. Le médecin mesurait pratiquement trente centimètres de moins que Jordan, et il commençait à se voûter fortement, ce qui le faisait paraître encore plus petit. Son visage pâle et son corps rond étaient mous, comme remplis de gelée, mais il avait de belles mains blanches et de longs doigts minces. Evidemment, des mains de chirurgien, se dit Jordan. Sa poignée de main était rapide et prudente, il retirait sa main aussi vite qu'il la donnait, sans pression amicale ni étau viril. Chez un autre homme, Jordan l'aurait trouvée efféminée. Mais ici elle lui paraissait simplement prudente. Il protège son outil de travail.

"Oui, bon, je suis désolé", dit Jordan en jetant un coup d'œil autour de la grande salle de séjour, haute de plafond, à la recherche des toiles

de Heldon. Après Jordan Groves en personne, James Heldon était le peintre le plus célèbre de la région. D'ailleurs, ils figuraient tous les deux au nombre des artistes vivants les plus connus de tout le pays, du moins parmi les Américains. A cette époque, les artistes véritablement célèbres, les peintres et les sculpteurs que les musées et les grands collectionneurs recherchaient, étaient européens. Bien que les critiques les eussent souvent associés en tant qu'Américains et peintres figuratifs résidant au moins une partie du temps dans les Adirondacks au nord de l'Etat de New York, Groves et Heldon étaient très différents en tant qu'artistes. Les huiles et les pastels de Heldon consistaient pour la plupart en paysages expressionnistes montrant avec une certaine spiritualité transcendante ces régions du Nord – les montagnes, les lacs et les ciels au milieu desquels il vivait depuis des décennies. Il peignait aussi des nus de sa femme, mais flous et éthérés. Il était très prisé dans les milieux artistiques de New York. Ses tableaux, bien que de petit format car réalisés en plein air, dans les forêts et les montagnes, se vendaient plusieurs milliers de dollars. Les critiques d'art les plus chic et les plus académiques l'adoraient. Jordan Groves, en revanche, était surtout connu et apprécié pour son œuvre graphique – gravures sur bois, eaux-fortes, estampes – bien qu'il eût aussi, mais seulement à l'occasion, réalisé des pastels et des peintures à l'huile et en outre, pour la WPA*, un certain nombre de peintures murales

* Works Progress Administration : agence fédérale créée en 1935 par le gouvernement de Franklin Roosevelt pour réduire le chômage.

très renommées. Il était également de plus en plus connu, tant en Union soviétique qu'aux Etats-Unis (en mal ici et en bien là-bas), pour ses prises de position politique. C'est pourquoi on le comparait souvent aux grands créateurs mexicains de peintures murales, Orozco, Siqueiros et Diego Rivera. Au cours des dernières années, cependant, il était devenu célèbre pour des illustrations de livres à tirage limité – des classiques tels que *La Lettre écarlate*, *Huckleberry Finn* ou *Les Fables* d'Esope –, qu'il réalisait sur commande contre de grosses sommes d'argent. Si Jordan Groves admirait le travail de James Heldon, il ne pouvait se défaire du soupçon que Heldon, à peu près de son âge et qu'il avait jusqu'ici réussi à éviter, ne le considérait pas comme un artiste authentique mais seulement comme un illustrateur et un propagandiste de gauche. Aux yeux de Jordan, le problème, la différence cruciale entre les deux artistes du Nord de l'Etat, était d'ordre politique et non esthétique.

Toutefois, James Heldon aussi passait pour un homme de gauche, du moins auprès de la critique et du grand public. Il s'était souvent exprimé en faveur des ouvriers et d'un certain nombre des projets de Roosevelt, mais il avait toujours pris soin de ne pas être associé aux causes et aux positions défendues par le parti communiste, le Komintern. Ce qui n'était pas du tout le cas de Jordan. Bien qu'il eût refusé de s'inscrire au Parti – “je ne suis pas du genre adhérent”, affirmait-il souvent ; mais du moment que le combat était juste, peu lui importait qui luttait à ses côtés –, Jordan avait offert un bon nombre de ses travaux les plus prisés au peuple soviétique pour saluer sa lutte héroïque

pendant la révolution. Il se demandait quelle position Heldon allait prendre dans cette affaire espagnole. Les Italiens étaient entrés dans le conflit, à présent, et malgré la dérouillée que leur avaient infligée les républicains espagnols à Guadalajara ils brûlaient de prendre une revanche. Le fait d'avoir bombardé l'Ethiopie en mai leur avait redonné confiance et avait dû améliorer leurs compétences aériennes.

Le Dr Cole conduisit Jordan Groves de tableau en tableau. Accrochés à ses murs de planches vernies, ici, à Rangeview, se trouvaient plus d'une douzaine de petits paysages de Heldon qu'il avait achetés directement au peintre au fil des ans. Il en possédait une douzaine de plus dans son appartement de Park Avenue ainsi que dans sa maison de Tuxedo Park. Vanessa suivait les deux hommes en se tenant à une distance de quelques pas ; elle observait et écoutait en silence, tel un prédateur mis en éveil contre son gré et mû davantage par l'instinct que par le besoin. Elle aimait la concentration soutenue de cet artiste, sa manière de se tenir devant chaque tableau et de littéralement le scruter pendant de longs moments comme s'il était vivant, s'il bougeait, changeait de forme et de couleur devant ses yeux. Et elle aimait sa façon de s'abstenir de tout commentaire, d'éloges, de compliments ou de critiques ; il se contentait de regarder toujours et encore sans rien dire, puis de passer au suivant. Et quand il les eut tous vus, il revint à trois ou quatre de ces paysages et les examina longuement une deuxième fois.

Le père de Vanessa eut le tact de ne pas demander à Jordan d'opinion ou d'évaluation des tableaux, bien qu'il fût légitimement fier de les avoir acquis et d'entretenir une relation d'amitié

personnelle avec James Heldon – lequel était, après tout, pratiquement un voisin, dans ces Adirondacks, et, lui aussi, membre de deuxième génération de la Réserve –, et qu’il n’eût aucun doute sur la valeur marchande à long terme de ces toiles. Le Dr Cole collectionnait des tableaux qu’il aimait regarder, mais il voulait aussi être sûr de faire des placements valables. Il possédait trois aquarelles de John Marin réalisées lorsque Marin avait visité la région en 1912 et 1913, un grand Jonas Lie, deux très beaux Winslow Homer ainsi qu’un paysage de William Merritt Chase qu’il avait hérité de sa mère. Ces œuvres formaient le noyau d’une collection certes modeste, mais conçue avec goût et dont la valeur ne cessait de croître. Il affirmait ne s’intéresser qu’aux toiles représentant ses chers Adirondacks, mais, selon Vanessa, son père collectionnait les œuvres d’art pour collectionner les artistes car il n’en était pas un et aurait souhaité l’être. Et voilà que maintenant, apparemment, il était en train de collectionner Jordan Groves.

Elle tendit la main et toucha l’épaule de Jordan. “Vous voulez que je vous rende votre blouson ?

— Oui, merci”, dit-il. Il la regarda faire glisser le blouson de ses épaules et la laissa le poser sur les siennes. “Je ne serais pas contre un autre whisky non plus”, ajouta-t-il en lui tendant son verre.

Comme elle se dirigeait vers le bar, il se laissa entraîner dans son sillage, trouvant la perspective agréable. Le Dr Cole lui emboîta le pas. Sans le regarder, Jordan dit au médecin : “Ce sont de beaux tableaux. Heldon est un peintre assez nul, voyez-vous, mais c’est un artiste formidable. C’est sans doute une chance, pour lui, de ne pas savoir peindre”, ajouta-t-il en le regrettant aussitôt.

Il savait qu'il frimait pour impressionner la fille. Il aurait dû ne rien dire, mais maintenant qu'il avait commencé il avait du mal à s'arrêter. "S'il savait peindre, il serait nul en tant qu'artiste, juste un peintre formidable. Une chance pour lui qu'il ne sache pas. Et c'est une chance aussi pour vous. Puisque vous en avez acheté tant.

— Que voulez-vous dire par «s'il savait peindre, il serait nul en tant qu'artiste»? demanda le Dr Cole.

— Il est religieux. Heldon est un chrétien des bois.

— J'ai du mal à comprendre.

— S'il savait peindre, il perdrait sa religiosité et il n'aurait rien pour la remplacer, hormis la technique. Et la technique en elle-même ne confère pas de valeur.

— Papa, intervint Vanessa, tu ne dois pas t'attendre à ce qu'un artiste dise du bien d'un autre. Surtout s'il a peur que l'autre soit meilleur que lui. C'est ça, hein, monsieur Groves, un peu ?

— Quoi ?

— Que vous avez peur.

— De vous peut-être, mais pas de James Heldon.

— Allons, allons, Vanessa, dit le Dr Cole. Ne commence pas. Tiens, puisque tu le fais pour M. Groves, voudrais-tu me remplir mon verre aussi ?" Il lui tendit son verre vide et se plaça entre sa fille et son invité.

Vanessa obtempéra, mais elle jeta à Jordan un regard de chat interrompu dans son repas et qui se promet de bientôt revenir.

Timidement, sans grand enthousiasme, les autres, lorsque Jordan se fut assis près du feu et leur eut donné l'impression de s'ouvrir à eux, se regroupèrent près de lui et firent, chacun à son

tour, des efforts polis pour entraîner l'artiste dans une conversation légère. Red Ralston lui suggéra de peindre le début d'un coucher de soleil, de reproduire les lueurs de l'*Alpenglühén* ici, au Second Lac ; mais cette idée ayant fait long feu, Ralston s'éclipsa sur la véranda pour fumer un cigare au crépuscule. Jennifer Armstrong demanda à Jordan s'il était déjà venu au Second Lac, et quand il répondit non, elle lui proposa un canapé, qu'il accepta. "Mais n'est-il pas superbe ? demanda-t-elle.

— Qui ça ?

— Le Second Lac."

Il fut d'accord. Le Second Lac était superbe.

"Et la Réserve ? demanda-t-elle.

— La Réserve ?

— Oui, n'est-elle pas superbe ?"

Il répondit que oui, la Réserve était superbe.

"On a une sacrée chance, déclara Harry Armstrong, que Carter n'ait pas lâché la vieille ferme familiale."

Ce mot fit rire le Dr Cole. "Ah oui, la ferme ! Comme tu y vas, Harry. La ferme de la famille est toujours à Greenwich, et dès que ma mère partira, elle partira aussi.

— Carter, s'il te plaît !" s'écria Mme Cole.

Harry Armstrong se tourna vers Jordan : "Je dis que nous avons de la chance parce que, tout membres que nous soyons, nous n'avons pas le droit de construire de maison au bord du lac. Terminé. Il faut qu'on préserve la Réserve, semble-t-il. Mais au moins on peut se servir de la maison de Carter à Rangeview. La Réserve a gelé toutes les nouvelles constructions ici, le saviez-vous ?"

Jordan répondit que non, il ne le savait pas.

Bunny Tinsdale manifesta de la curiosité au sujet de l'avion de Jordan. Lui appartenait-il ?

“C'est un Waco de 1932”, lui dit Jordan. Il y avait quatre ans de cela, il l'avait acheté neuf à l'usine de Troy, dans l'Ohio, et l'avait piloté directement jusqu'au lac Placid où il l'avait fait équiper de flotteurs. Puis il avait continué jusque chez lui, au bord de la rivière Tamarack où il s'était posé sur l'eau pour la première fois. “J'ai failli bousiller tout l'appareil.

— Intéressant”, fit Tinsdale. Et depuis combien de temps pilotait-il ?

“Depuis que je suis gamin”, répondit Jordan. Il but une gorgée de son verre. Il n'avait pas envie de parler d'avions avec ces gens-là.

“Et où avez-vous appris ?

— Eh bien, j'ai suivi le cours de pilotage de l'armée à l'aéroport d'Ashburn, au sud de Chicago.

— Vous avez donc combattu pendant la guerre ?

— Oui, à la fin. En 1918. J'étais dans la 94^e escadrille aérienne.

— Vous avez volé sous les ordres d'Eddie Rickenbacker ? demanda le Dr Cole.

— Brièvement.

— Vous avez abattu des Allemands ? lui demanda Vanessa en souriant.

— Oui. Deux. Tous les deux le même jour.

— Et c'était quel jour ? demanda-t-elle.

— Le 4 avril 1918.

— Ça a dû être une sacrée journée”, dit-elle. Il ne répondit rien et elle sourit.

Bunny Tinsdale s'interrogeait sur le pilotage d'un avion pourvu de flotteurs. “Est-ce que c'est plus difficile que de piloter un avion ordinaire ? Vous savez, un avion qui a des roues ?”

Jordan expliqua qu'en l'air les flotteurs agissaient comme un poids mort et ralentissaient l'appareil. Mais sur l'eau c'était un peu la même chose que de conduire un bateau à moteur. Une fois qu'on avait pris le coup.

“Mais bon sang, vous *volez* où, en fait ? voulut savoir Jennifer Armstrong. Je veux dire avec ces machins dessus, ces flotteurs. Vous vous en *servez* pour quoi, en fait ?

— Pour me transporter”, dit Jordan. Il allait ici et là, surtout dans le Nord de l'Etat.

“Intéressant.”

Mais il songeait à effectuer bientôt un voyage au Groenland. Avec son avion. Il voulait prendre quelques photos de glaciers pour illustrer un livre – un récit de ses précédents voyages au Groenland.

“Un livre à vous. Que vous avez écrit vous-même ?

— Oui.

— Intéressant”, dit Jennifer Armstrong en se levant pour se servir un autre verre.

“Vous restez dîner, n'est-ce pas, monsieur Groves ? dit Evelyn Cole. Nous avons une douzaine de truites du lac après l'expédition de ce matin. Nos garçons sont d'*excellents* pourvoyeurs.”

Le pilote se sentit soudain pris de fatigue physique comme s'il venait de courir. Il lui fallut plusieurs secondes avant de répondre : “Non, je ne crois pas. Il fait presque nuit et on m'attend à la maison. Mais merci.” Il se demanda si les “garçons” qu'elle venait de mentionner étaient le docteur et ses amis, ou les gens du coin qui travaillaient derrière la maison dans l'appentis servant de cuisine. Son ami Hubert St. Germain était le guide et l'homme d'entretien habituel des

Cole. Il se demanda si Hubert était aussi l'excellent pourvoyeur.

Il devrait peut-être rester dîner, se dit-il. Tout autant que Vanessa, Jordan avait conscience du fait que le bon docteur collectionnait les artistes ; mais il collectionnait également les œuvres et Jordan conservait quelques petits paysages des Adirondacks qu'il n'avait pas vendus ainsi qu'une douzaine de gravures sur bois qu'il aurait bien volontiers placées dans la collection du Dr Cole. Et qui pourraient d'ailleurs amener le médecin à reconsidérer sa passion pour James Heldon. Jordan sentait la présence de Vanessa, debout derrière lui, et il s'attendait à ce qu'elle lance quelque pique contre laquelle il devrait se défendre sans toutefois s'aliéner les faveurs de son père. Il avait du mal à rester poli avec ces gens.

Mais Vanessa ne dit rien. Elle s'amusait de voir à quel point ses parents et leurs amis pouvaient ennuyer et légèrement irriter l'artiste et de quelle façon il leur rendait la pareille. Elle quitta la pièce un instant et revint après avoir passé sur son chemisier une veste en lin de couleur claire. Après s'être servi un martini, elle reprit sa place derrière Jordan qui était affalé sur les coussins d'un grand fauteuil réalisé avec des branches de bouleau grosses comme le poignet, dont on avait conservé l'écorce pour l'effet rustique. Le siège était inconfortable, et elle voyait à la mine de Jordan qu'en outre il le trouvait laid et prétentieux, ce qu'il devint, du coup, pour elle aussi. La plus grande partie du mobilier était du même genre – du style qu'on recherchait ici, à savoir manifestement fait main, encombrant, mal dégrossi, comme taillé par un bûcheron local à coups de hache et d'herminette, ce qui était d'ailleurs le cas –, mais jusqu'alors elle ne l'avait perçu

qu'à travers le regard admiratif de ses parents et de leurs amis.

Elle se pencha, approcha son visage de celui de Jordan et chuchota : "Je ne serai pas contente tant que vous ne m'aurez pas emmenée faire un tour dans votre avion." Sa joue effleura presque celle de Jordan avant de se retirer. Les autres semblèrent ne rien remarquer. Ils parlaient du feu d'artifice annuel qui serait donné ce soir-là au club Tamarack ; ils ne pourraient pas le regarder, sauf si, vers neuf heures du soir, ils prenaient les canots et ramaient jusqu'à l'autre rive du lac d'où ils auraient vue sur le côté nord-est du ciel au-dessus du lointain club-house et du terrain de golf. Ils se demandaient si ça en valait bien la peine.

"Quand ? demanda Jordan à Vanessa.

— Tout de suite", dit-elle.

Jennifer Armstrong déclara : "Je suis désolée de me plaindre, mais chaque année je suis déçue. Le feu d'artifice, c'est surtout pour les gens du coin, je crois.

— C'est bon pour les relations publiques, déclara Bunny Tinsdale. Du pain et les jeux du cirque pour la populace."

Jordan se leva et annonça qu'il devait partir. Il remercia le médecin pour son hospitalité et pour les tableaux de Heldon qu'il lui avait montrés, salua d'un mouvement de tête le reste du groupe et se hâta de quitter la pièce. Le soleil avait complètement disparu derrière le Great Range, le lac était noir et la température baissait rapidement. Dehors, sur la terrasse, il s'arrêta, roula une cigarette, l'alluma, puis vérifia la direction du vent. A l'ouest, au-dessus des montagnes couleur de suie, le ciel avait pâli, passant du jaune citron au gris soyeux. L'air était toujours

calme, observa-t-il, le ciel dégagé, bleu nuit à l'est avec des traînées d'étoiles déjà visibles, et une demi-lune montait au-dessus des arbres à l'arrière de la maison. Le pilote fuma sa cigarette et, dans l'obscurité grandissante, suivit le sentier en direction du lac, puis la rive jusqu'à son avion à l'ancre.

Quand il y arriva, elle l'attendait déjà, debout sur la plage rocailleuse dans sa jupe blanche et sa veste de lin, enthousiaste, élégante et courageuse. Jordan ne lui dit pas un mot et elle ne lui dit rien non plus. Il entra dans l'eau et elle le suivit. Saisissant d'une main le support d'une aile, il se lança sur le flotteur le plus proche, se retourna et tendit son autre main à Vanessa. Mais elle refusa son aide, monta avec grâce sur le flotteur et se dirigea le long de la partie inférieure de l'aile vers le cockpit arrière où elle prit place.

Jordan détacha et récupéra une ancre, puis l'autre, et s'installa rapidement dans le cockpit avant. Il mit le contact, vérifia par deux fois le niveau d'essence et la pression d'huile, puis lança le gros moteur en étoile. L'hélice tourna faiblement quelques secondes, le moteur toussa, gronda et finit par s'animer. Jordan orienta à tribord la commande de direction des flotteurs, amenant ainsi l'appareil face au léger vent de nord-est. Il poussa la manette des gaz et l'avion commença à prendre de la vitesse, cognant contre les vaguelettes, suivant un cap qui l'éloignait du bord de ce lac étroit et le rapprochait de la rive opposée.

Quand l'avion passa devant la maison, Jordan jeta un coup d'œil sur sa droite et vit que le Dr Cole et ses invités étaient sur la terrasse. Ils regardèrent l'appareil atteindre, de l'autre côté

du lac, l'endroit où il s'était posé à son arrivée, et ils crurent apercevoir un passager dans le cockpit derrière le pilote, mais ils n'arrivèrent pas à distinguer de qui il s'agissait.

Sans réduire sa vitesse, le pilote fit de nouveau tourner l'avion à tribord, prit un virage serré en direction du nord-est pour se placer face au vent, puis il poussa d'un cran de plus la manette des gaz, accélérant à la sortie du virage. A une vitesse d'à peu près quarante nœuds, l'avion monta sur le redan, passa sur la masse d'eau qui s'amoncelait juste devant les flotteurs, et, au moment où le nez de l'avion se relevait, le pilote tira sur le demi-volant et mit les gaz à fond. Pendant quelques secondes, l'appareil lutta contre l'eau pour dépasser le redan, puis il se stabilisa et, porté par les airs, se mit à s'élever.

Depuis la terrasse de la maison, le Dr Cole, sa femme et leurs amis regardèrent l'avion décoller du lac, monter dans les airs et disparaître dans le ciel nocturne derrière eux. Quand ils se retournèrent afin de rentrer et de s'habiller pour dîner, ils se rendirent compte presque comme un seul homme que le passager du peintre n'était autre que Vanessa, la fille du Dr Cole. Personne n'en fit état à voix haute avant que les couples n'eussent gagné leurs chambres respectives – le docteur et madame dans la suite principale, une grande pièce haute de plafond, attenante au séjour et dotée de sa propre cheminée, et les autres dans les quartiers réservés aux invités, à savoir une construction plutôt basse, dite Le Pavillon, reliée à la maison par un passage couvert – où maris et épouses se dirent : “Eh bien, voilà qui a été vite fait !” et : “Je ne sais pas où elle puise l'audace...” et : “Je ne l'ai même pas vue sortir du séjour.”